



Peindre et succéder : Hélène Saule-Sorbé ou les Pyrénées depuis Pau

Didier Christophe

► To cite this version:

Didier Christophe. Peindre et succéder : Hélène Saule-Sorbé ou les Pyrénées depuis Pau. Hélène Sorbé-Saule : De la montagne à ses images, l'aquarelle (Rencontre de l'ARDUA), Association des anciens diplômés des universités d'Aquitaine, Nov 2018, Bordeaux, France. hal-02350373v2

HAL Id: hal-02350373

<https://hal.science/hal-02350373v2>

Submitted on 7 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHRISTOPHE Didier, "Peindre et succéder : Hélène Saule-Sorbé ou les Pyrénées depuis Pau", Rencontre de l'ARDUA. « Rencontre avec Hélène Sorbé-Saule : De la montagne à ses images, l'aquarelle », Association des anciens diplômés des universités d'Aquitaine, Médiathèque de Bordeaux, 15 novembre 2018.

Peindre et succéder : Hélène Saule-Sorbé ou les Pyrénées depuis Pau

Nous nous centrons aujourd'hui sur les peintures du paysage pyrénéen d'Hélène Saule-Sorbé, et l'envie que certains d'entre nous avaient d'entendre évoquer la somptueuse peinture de fleurs d'Hélène a pu être satisfaite par Sieghild Jensen-Roth que je remercie pour ce pas de côté fort bienvenu.

Ainsi qu'il a été annoncé, mon propos sera centré sur la problématique : « Peindre et succéder, Hélène Saule-Sorbé ou les Pyrénées depuis Pau ». Parce qu'hériter d'un patrimoine, qu'il soit matériel ou immatériel, c'est souvent se sentir en devoir de succéder, d'assurer une succession.

Bien que je ne l'aie conscientisé qu'en préparant cette intervention, je perçois comment le travail d'Hélène à l'aquarelle a influé sur mon passage au lavis comme l'un de mes médiums favoris au moment des résidences d'artiste qu'il m'a été donné de vivre durant les années de thèse sous sa direction, en 2004 et 2005 principalement.

De même, mon rapport au format a sans doute été modifié à son exemple. J'avais certes déjà l'habitude de réaliser de nombreux formats d'un mètre de côté et plus, depuis divers projets et expositions remontant aux années 1996 à 1999, mais c'était alors avec ma technique habituelle mêlant acrylique, pigments et terres. C'est d'ailleurs à cette période que j'avais fait la connaissance d'Hélène, dans son appartement et son atelier de la rue Marca à Pau, grâce à ma cousine Marie-Paule, sa voisine. Puis un ou deux ans plus tard, mes cousins paloïs, qui venaient de déménager, de la rue Marca, au boulevard des Pyrénées, ont accroché dans leur séjour une vaste aquarelle d'Hélène, figurant un verger en fleurs, vu en surplomb, d'environ un mètre cinquante de large. Je n'avais encore jamais vu d'aquarelle d'une telle dimension, et j'en étais saisi, admiratif, tant du cadrage que de cette technique qui semblait aussi naturelle et aisée que s'il s'était agi de réaliser une pochade sur un carnet à peindre. Et, si je trouvais « gonflé » d'oser l'aquarelle dans un si grand format, j'ai depuis réalisé de grands dessins d'un mètre cinquante à la sanguines ou aux carrés couleur de chez Conté. Et là encore, il s'agit de techniques souvent jugées secondaires, le lavis, la sanguine, comme pour l'aquarelle d'Hélène, et presque désuètes, dans l'imaginaire collectif. Mais le traitement que l'on en fait, les dimensions que l'on s'impose, les accumulations que l'on expose, font que ces techniques secondaires entrent de fait dans le champ de l'art contemporain.

Or, pour ce qui est de peindre et d'en même temps succéder, c'est-à-dire s'il s'agit d'être d'aujourd'hui au début du XXI^e siècle, et d'en même temps se tourner vers des techniques ayant eu leur heure de gloire au XIX^e siècle, Hélène Saule-Sorbé a une longueur d'avance.

Pour Hélène, ce challenge de peindre et succéder s'est joué dans un cadre particulier, je devrais même dire un territoire particulier, sachant l'intérêt que nous portons tous deux à cette notion de territoire. Cet espace, ce sont les Pyrénées, et particulièrement les Pyrénées vues de Pau. Les Pyrénées, que l'on soit à Pau ou à Salies-de-Béarn, qu'on les contemple depuis depuis un sommet, ou à flanc de montagne comme le recommandait Franz Schrader, ou bien depuis un belvédère qui comme son nom l'indique permet de voir par où c'est beau, bel vedere, les Pyrénées sont la clé de l'œuvre d'Hélène Saule-Sorbé.

La clé non seulement de son travail artistique personnel mais, aussi – et c'est évidemment lié comme on le sait –, de son parcours universitaire.

Je parle de clé, comme si l'on pouvait donner la clé d'une existence, alors qu'évidemment une construction personnelle aussi approfondie que celle dont nous parlons aujourd'hui est poly-factorielle et requiert donc plusieurs clés, un trousseau de clés. Ce trousseau lui vient de diverses personnes.

N'étant pas ici celui qui connaît le mieux Hélène, même si je la connais depuis vingt ans, je vais

juste donner un aperçu restreint de quelques successions et compagnonnages dont elle a pu bénéficier.

Tout d'abord, Franz Schrader, né en 1844 à Bordeaux, Dominique Corbal nous en a déjà parlé, c'est l'inventeur de l'orographie, et on pourrait presque dire, aussi, l'inventeur du paysage pyrénéen.

Et c'était comme on sait un aquarelliste de talent qu'il n'est pas aisé d'égaliser.

Hélène Sorbé en sait quelque chose, puisqu'il suffit de regarder ses peintures pour percevoir qu'elle-même assure avec beaucoup plus de punch la figuration de la flore, qui se livre directement et sans distanciation particulière, que la représentation du paysage, genre dans lequel l'étagement des plans et l'affaiblissement de l'intensité colorée avec la distance sont d'épineux problèmes : en cela, succéder à Schrader n'est pas chose aisée, et je pense que notre maître et collègue Hélène Sorbé vous le confirmera. Mais elle a plus d'un tour dans son sac à dos, Hélène, et elle peut surajouter des images fantômes de végétaux dans ses paysages de lacs et de cascades, se jouant, par cette transparence, des traditionnels effets de perspective atmosphérique, en échangeant une difficulté technique pour une autre.

S'il n'est pas le plus virtuose des aquarellistes de son siècle, Schrader sait cependant manier pinceaux et couleurs comme aucun des pyrénéistes de son temps. Et comme Schrader veut partager la montagne avec le plus grand nombre, il va donc en quelques sortes la vulgariser. Et puis il y a surtout chez lui une osmose entre science et art, il est à la fois artiste, peintre assumé, et scientifique, géographe et topographe.

Hélène Saule-Sorbé, en cela, en est l'héritière, elle s'est fait un devoir de reprendre de lui des techniques et des recherches, guidée par ce lien fort entre expression artistique et connaissance du territoire que Franz Schrader avait initié. Plasticienne, elle habille d'aquarelles les orographies qu'elle a recomposées sur le motif puis qu'elle a reformulées à l'atelier, outrepassant en artiste le modèle scientifique établi par Schrader. C'est l'idée de panorama remise en ordre, en fait, avec à peine un peu de tricherie car, n'en doutons pas, Hélène Sorbé a bien retenu le précepte de Schrader : la meilleure place pour peindre les Pyrénées, c'est quand on est à mi-pente, mais donc pas en position idéale pour orographier. C'est le bon endroit qui permet d'intégrer un repoussoir en premier plan. S'il lui arrive de placer un amas de pierres, des fleurs de carottes sauvage, des narcisses, des pommes de pin à crochet ou un animal dans ses compositions, plutôt que des personnages, Hélène le fait pour nous évoquer les enjeux actuels de biodiversité et non pour donner échelle et valeur ethnologique comme aurait fait Schrader. Mais il y a là néanmoins matière à réfléchir à la valeur d'usage et à la transmission.

Il y a dans tout cela, pour elle, la conjonction de deux injonctions : peindre et succéder.

Et puis le comte Henry Russell, né à Toulouse en 1834, l'un des pionniers de l'exploration pyrénéenne, qui a ascensionné, entre autres, le Pic de Néouvielle, le Pic d'Ardiden, le Pic des Gours Blancs, le Pic Carlit, le Pic de Lustou, le Mont-Perdu et le Vignemal évidemment, et le Pic Russell qui se cherchait un nom.

Russell s'était fait aménager dans ces montagnes qu'il aimait quelques grottes auxquelles il donna des noms évocateurs : grotte Bellevue, grotte du Paradis. pour lui servir de belvédère et y conférer avec ses amis sur leur connaissance mutuelle des Pyrénées. De ses multiples excursions, il a tiré plus d'une douzaine de livres publiés de son vivant. Il paraît être le principal héros de cette « conquête des Pyrénées » qui s'est déroulée en même temps et avec pas moins de difficultés qu'une autre plus popularisée, la conquête de l'Ouest. Il ne fut cependant pas le premier, et en l'honneur de Ramond de Carbonnières, son devancier, il fut l'un des fondateurs de la première société scientifique ayant pour objet d'étude les Pyrénées, la Société Ramond, qui est à l'origine de la construction de l'observatoire du Pic-du-Midi. Montagnard, mais aussi auteur, et scientifique à sa façon, il reste une figure emblématique pour les pyrénéistes.

Il ne semble pas qu'on lui connaisse de talent pictural, mais il photographiait.

Hélène Saule-Sorbé parcourt comme lui les Pyrénées sac au dos, se sachant en mesure de peindre et succéder.

Et puis je viens d'évoquer Louis Ramond de Carbonnières, né en 1755 à Strasbourg, qui fut un autre pyrénéiste et parmi les tout premiers à mériter ce qualificatif. Explorant les Pyrénées dès

1787, avec son beau-frère le docteur Borgella qui vit à Barèges puis à Bagnères-de-Bigorre, il part à la découverte du Pic du Midi de Bigorre. Puis réfugié dans le Pyrénées durant la Terreur, il poursuit son étude des formations géologiques de cette montagne. Le calme revenu, il est nommé professeur d'histoire naturelle à l'éphémère École centrale de Tarbes avant d'être nommé préfet du Puy-de-Dôme car il avait refusé la préfecture des Hautes-Pyrénées. On lui pardonne cette infidélité au massif cher à Hélène, car on lui doit non seulement l'exploration du Mont Perdu et de son massif mais aussi un travail conséquent sur la flore des montagnes qu'il a abondamment herborisée.

Et comme tout scientifique, Ramond a abondamment écrit, notamment un Mémoire sur l'état de la végétation au sommet du Pic-du-Midi de Bagnères communiqué à l'Académie des sciences en 1826. Et à l'occasion, il faisait graver ses dessins pour illustrer ses écrits.

Hélène Saule-Sorbé, pour tout cela, lui est sans doute aussi un peu redevable. La voilà à son tour qui s'avance d'un pas assuré dans un chemin de montagne. Au passage, elle observe campanules, anémones pulsatives, pavot parfumés et edelweiss. Et face au Mont-Perdu ou à quelques narcisses, on peut être certain qu'il lui arrive de penser à Ramond de Carbonnières alors qu'elle prépare son pinceau pour peindre et succéder.

Et puis, voici la famille, avec Marcel Saule, le passeur. Le passeur, car c'est l'homme sans lequel nous ne serions pas ici. Marcel Saule, le père d'Hélène, qui fut instituteur et reste botaniste, a fait paraître plusieurs éditions de ses travaux sur la flore pyrénéenne. Instituteur, ça signifie enseignant et aussi interdisciplinarité. Botaniste, ça signifie scientifique et dessinateur. Imaginez la fille d'un enseignant interdisciplinaire l'accompagnant dans les Pyrénées, admirant les montagnes et cherchant des petites fleurs pour les dessiner, et vous aurez à l'esprit Hélène petite fille. Imaginez qu'elle poursuive elle-même dans l'enseignement, en choisissant de travailler dans l'interdisciplinarité, restant passionnée par la peinture de la montagne et des fleurs, le tout dans une démarche scientifique, et vous aurez Hélène devenue enseignante-chercheuse en arts plastiques. Marcel Saule vient après Ramond pour herboriser, dessiner et donc succéder.

Hélène Saule-Sorbé a illustré les travaux botaniques de son père dans des livres si beaux, si gros, si indispensables, qu'ils sont devenus des collectors sur le marché de l'occasion. Et elle se présente, dans les livres pour enfants qu'elle a illustré d'aquarelles, comme étant « d'une famille de botanistes ». Cela s'inscrit encore dans la même logique : peindre et succéder.

Et puis, il y a les amitiés artistiques ; René Vidal, né en 1946 à Biars-surCère. Un ami de longue date d'Hélène. Ami depuis le concours d'enseignant du second degré, depuis la fac d'arts plastiques, je crois. Peut-être même avant. René Vidal, je l'avais vu une première fois en 2001 à Tarnos dans les Landes, lors d'un symposium auquel participait aussi ma femme, Sylvie Christophe, et pour lequel Hélène Sorbé avait été en quelque sorte conseillère artistique. René Vidal a exposé d'assez nombreuses fois avec Hélène et avec Didier Sorbé, son fidèle camarade d'ascension. Il est sculpteur, et son thème de prédilection, ce sont les sommets de Pyrénées, qu'il décline avec enthousiasme et imagination dans une sculpture complexe et gaie, réfléchie et bricolée, évocatrice et colorée, c'est la série « Pyrénées en volume ». Leurs titres sont les noms des sommets, depuis La Rhune (La Rhune, 905 m), jusqu'à Monte Perdido (Mont Perdu, 3255 m). Homme de terrain et sculpteur, il s'est fait à l'occasion land-artiste dans les années 1990, avec sa série des Stères.

On est toujours sur les traces de Russel et surtout de Schrader : montagnard, artiste et pyrénéiste, René Vidal a lui aussi trouvé à œuvrer et succéder.

Et puis, Enrique Carbó, né à Saragosse en 1950, un autre pyrénéiste, un autre ami d'Hélène, qui utilise la photographie comme médium principal. Dire qu'il est l'alter ego d'Hélène Saule-Sorbé en Espagne est peut-être exagéré, mais bien des points les rassemblent, puisqu'en plus d'avoir mené une carrière d'artiste, il a mené une carrière universitaire : il est docteur en Beaux-Arts, et professeur à l'Université de Barcelone.

J'avais connaissance de ses travaux depuis bien avant d'entreprendre ma thèse avec Hélène, car un article lui avait été consacré dans la revue coéditée par le Ministère de l'Agriculture et le Ministère de la Culture, Champs culturels, au sujet d'une des résidences d'artiste qu'il avait menée, dans l'Enseignement agricole à Orthez. Lorsque pour ma première visite au 16 rue Marca

à Pau, Hélène m'avait montré une œuvre originale d'Enrique Carbó, je connaissais donc déjà un peu ce travail, alliant photographie, collage et feuille d'or.

La feuille d'or, Hélène l'utilise aussi ponctuellement dans ses aquarelles, « comme élément de sacralisation et comme argument plastique », dit-elle. Mais tous deux vont bien plus loin dans leurs réflexions, puisque comme aime à le rappeler Hélène, pour ce qui est de la recherche en arts plastiques à l'université, « créer, c'est penser ».

Et comme nos histoires personnelles s'agglomèrent aux hasards de la vie, en prenant possession de mon bureau à l'ENSFEA en 2016, j'ai trouvé dans la bibliothèque laissée par mes prédécesseurs une petite monographie consacrée à Enrique Carbó. C'est signe qu'il m'appartient, à moi aussi, et même si mon territoire favori est ailleurs, de m'approprier ce précepte : peindre et succéder.

Et puis, évidemment, Didier Sorbé. Photographe lui aussi, il travaillait il y a deux ans de cela à préparer une résidence d'artiste avec Enrique Carbó : un projet autour du parc du domaine national du château de Pau, ce parc arboré et un peu romantique entre la rue Marca, où vécurent Schrader et Russell, et le boulevard des Pyrénées. J'avais proposé à la Direction générale de l'enseignement et de la recherche d'organiser avec eux deux un stage de formation continue des enseignants de l'Enseignement agricole, sur la relation de l'artiste au paysage et au jardin, tout en traitant de la question de l'organisation d'une résidence d'artiste. J'avais écrit la proposition en octobre 2016 pour la fin de l'année 2017, alors que je venais d'être recruté par l'ENSFEA. Le positionnement disciplinaire en éducation socio-culturelle n'ayant pas été jugé prioritaire pour accompagner une politique de formation continue centrée sur les évolutions des pratiques agricoles, le stage que je projetais n'a pas été retenu au catalogue 2017 des formations du Ministère de l'Agriculture.

Nul ne savait alors que si le sort en avait décidé ainsi, c'est qu'il allait encore en décider autrement pour Didier Sorbé.

Hélène Sorbé nous a appris que le peintre Franz Schrader, après avoir été opéré de la cataracte, avait retrouvé le bleu. Dans sa propre peinture, et pas seulement dans ses iris ou ses lointains, Hélène n'a jamais délaissé le bleu. Mais comme nous le savons, c'est désormais avec des bleus à l'âme et le blues au cœur qu'elle avance encore, afin de continuer à peindre et succéder.

Et, pour ma part, ayant j'ai fait autour d'Hélène Saule-Sorbé ce travail de récolement que je vous partage aujourd'hui à Bordeaux, je sais maintenant que lorsque je me tiendrai à nouveau boulevard des Pyrénées à Pau, devant le Gassion avec mes cousins, je me dirai qu'il n'y a décidément pas d'autre choix, quels que soient les devanciers que nous ayons à l'esprit, et dès lors que l'on a commencé, que de peindre et succéder